

GROUPEMENTS DE TEXTES ET DE DOCUMENTS :
Rabelais, Molière et le rire, aujourd'hui ?
« Mieux est de ris que de larmes écrire –
Pour ce que rire est de propre de l'homme. » (Rabelais)

1. Le rire au XVI^e siècle : Rabelais, *Gargantua*, 1535.

DOCUMENT 1 : François Rabelais, *Gargantua*, Chapitre XIII, 1535.

- Revenons, dit Grandgousier, à notre propos.
- Lequel, dit Gargantua, chier ?
- Non, dit Grandgousier, mais se torcher le cul.
- Mais, dit Gargantua, voulez-vous payer une barrique de vin breton si je vous dame le pion à ce propos ?
- Oui, assurément, dit Grandgousier.
- Il n'est, dit Gargantua, pas besoin de se torcher le cul s'il n'y a pas de saletés. De saletés, il ne peut y en avoir si l'on n'a pas chié. Il nous faut donc chier avant que de nous torcher le cul !
- Oh ! dit Grandgousier, que tu es plein de bon sens, mon petit bonhomme ; un de ces jours prochains, je te ferai passer docteur en gai savoir, pardieu ! Car tu as de la raison plus que tu n'as d'années. Allez, je t'en prie, poursuis ce propos torcheculatif. Et par ma barbe, au lieu d'une barrique, c'est cinquante feuillettes que tu auras, je veux dire des feuillettes de ce bon vin breton qui ne vient d'ailleurs pas en Bretagne, mais dans ce bon pays de Véron.
- Après, dit Gargantua, je me torchai avec un couvre-chef, un oreiller, une pantoufle, une gibecière, un panier (mais quel peu agréable torche-cul !), puis avec un chapeau.

Remarquez que parmi les chapeaux, les uns sont de feutre rasé, d'autres à poil, d'autres de velours, d'autres de taffetas. Le meilleur d'entre tous, c'est celui à poil, car il absterge excellemment la matière fécale. Puis je me torchai avec une poule, un coq, un poulet, la peau d'un veau, un lièvre, un pigeon, un cormoran, un sac d'avocat, une cagoule, une coiffe, un leurre.

"Mais pour conclure, je dis et je maintiens qu'il n'y a pas de meilleur torche-cul qu'un oison bien duveteux, pourvu qu'on lui tienne la tête entre les jambes. Croyez-m'en sur l'honneur, vous ressentez au trou du cul une volupté mirifique, tant à cause de la douceur de ce duvet qu'à cause de la bonne chaleur de l'oison qui se communique facilement du boyau du cul et des autres intestins jusqu'à se transmettre à la région du cœur et à celle du cerveau. Ne croyez pas que la béatitude des héros et des demi-dieux qui sont aux Champs Elysées tienne à leur asphodèle, à leur ambrosie ou à leur nectar comme disent les vieilles de par ici. Elle tient, selon mon opinion, à ce qu'ils se torchent le cul avec un oison ; c'est aussi l'opinion de Maître Jean d'Ecosse."

DOCUMENT 2 : Umberto Eco, *Le Nom de la Rose*, 1982.

L'action se déroule dans une abbaye médiévale où ont lieu des meurtres mystérieux. Guillaume de Baskerville mène l'enquête et finit par comprendre que le bibliothécaire, Jorge de Burgos, a empoisonné les pages d'un livre d'Aristote consacré au rire. Dans une confrontation finale, Jorge s'explique.

« — Mais qu'est-ce qui t'a fait peur dans ce discours sur le rire ? Tu n'élimines pas le rire en éliminant ce livre.

— Non, certes. Le rire est la faiblesse, la corruption, la fadeur de notre chair. C'est l'amusement pour le paysan, la licence pour



l'ivrogne, même l'Eglise dans sa sagesse a accordé le moment de la fête, du carnaval, de la foire, cette pollution diurne qui décharge les humeurs et entrave d'autres désirs et d'autres ambitions... Mais ainsi le rire reste vile chose, défense pour les simples, mystère déconsacré pour la plèbe. L'apôtre même le disait, plutôt que de brûler, mariez-vous. Plutôt que de vous rebeller contre l'ordre voulu par Dieu, riez et amusez-vous de vos immondes parodies de l'ordre, à la fin du repas, après avoir vidé les cruches et les fiasques. Elisez le roi des fols, perdez-vous dans la liturgie de l'âne et du cochon, jouez à représenter vos saturnales la tête en bas... Mais ici, ici... »

A présent Jorge frappait du doigt sur la table, près du livre que Guillaume tenait devant lui. « Ici on renverse la fonction du rire, on l'élève à un art, on lui ouvre les portes du monde des savants, on en fait un objet de philosophie, et de perfide théologie... [...] Le rire libère le vilain de la peur du diable, parce que, à la fête des fols, le diable même apparaît comme pauvre et fol, donc contrôlable. Mais ce livre pourrait enseigner que se libérer de la peur du diable est sagesse. Quand il rit, tandis que le vin gargouille dans sa gorge, le vilain se sent le maître, car il a renversé les rapports de domination : mais ce livre pourrait enseigner aux doctes les artifices subtils, et à partir de ce moment-là illustres, par lesquels légitimer le bouleversement. Alors, ce qui, dans le geste irréfléchi du vilain, est encore et heureusement opération du ventre se changerait en opération de l'intellect. Que le rire soit le propre de l'homme est le signe de nos limites de pécheurs. Mais combien d'esprits corrompus comme le tien tireraient de ce livre l'extrême syllogisme, selon quoi le rire est le but de l'homme !

DOCUMENT 3 : Jean-Jacques Annaud, *Le Nom de la Rose*, 1986.



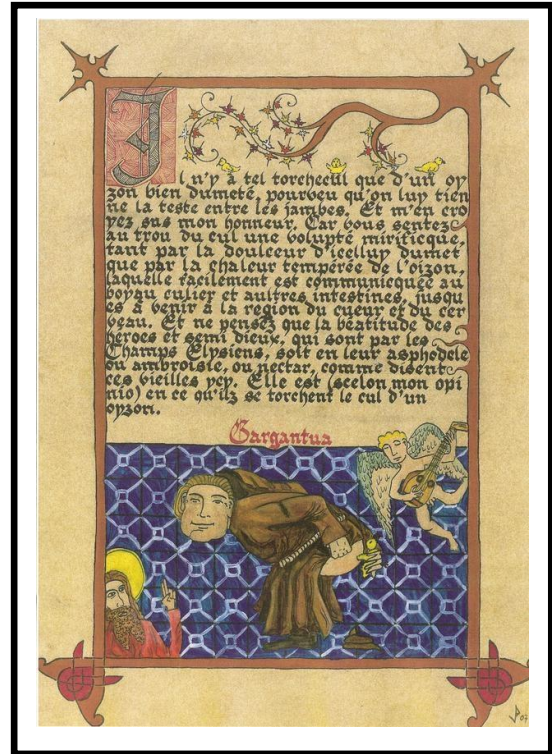
Conclusion sur l'épisode

Les traits caractéristiques en sont non seulement l'ambivalence, mais encore la prédominance évidente du pôle positif régénérateur. C'est un jeu libre et joyeux avec les choses et les concepts, mais dont le but porte loin. Il vise à dissiper l'atmosphère de sérieux maussade et mensonger qui entoure le monde et tous ses phénomènes, à faire en sorte qu'il prenne un aspect différent, plus matériel, plus proche de l'homme et de son cœur, plus compréhensible, accessible, facile, et que tout ce qu'on en dit prenne à son tour des accents différents, familiers et gais, dénués de peur. Le but de l'épisode est donc la carnavalisation du monde de la pensée et de la parole. L'épisode n'est pas une obscénité courante des temps modernes, mais une partie organique du monde grand et complexe des formes de la fête populaire. Et il ne peut apparaître comme une grivoiserie grossière que si on le détache de ce monde, et que si on l'interprète en fonction des idées des temps nouveaux. Sous la plume de Rabelais, comme toujours, c'est une étincelle des joyeux feux du Carnaval qui brûlent le vieux monde.

L'épisode est conçu par paliers : le détronement (par la transformation en torchecul) et la rénovation sur le plan matériel et corporel commence par des broutilles et s'élève jusqu'aux fondements mêmes de la conception médiévale du monde ; on assiste à un affranchissement conséquent du sérieux mesquin des petites affaires de la vie courante, du sérieux égoïste de la vie pratique, du sérieux sentencieux et maussade des moralistes et cagots et, enfin, de l'immense sérieux de la peur qui s'assombrissait dans les tableaux lugubres de la fin du monde, du Jugement

dernier, de l'enfer et ceux du paradis et de la béatitude éternelle.

On assiste à un affranchissement conséquent de la parole et du geste des tons pitoyablement sérieux de la prière, de



la lamentation, de l'humiliation, de la piété et de ceux, menaçants, de l'intimidation, de la menace, de l'interdiction. Toutes les expressions officielles qu'employaient les hommes du Moyen Age étaient exclusivement imprégnées de ces tons, étaient empoisonnées par eux, car la culture officielle ignorait le sérieux exempt de peur, libre et lucide. Le geste familier et carnavalesque du petit Gargantua qui transforme tout en torchecul — détronant, matérialisant et rénovant — semble déblayer, préparer le terrain en vue d'un nouveau sérieux audacieux, lucide et humain.

2. Le rire au XVIIe siècle : Molière, *Le Malade imaginaire*, 1673.

DOCUMENT 5 : Molière, *Le Malade imaginaire*, 1673.

ACTE I, Scène 2 - ARGAN, TOINETTE.
TOINETTE, *en entrant dans la chambre.*
On y va.
ARGAN
Ah! chienne! ah! carogne!
TOINETTE, *faisant semblant de s'être cogné la tête.*
Diantre soit fait de votre impatience! Vous pressez si fort les personnes, que je me suis donné un grand coup de la tête contre la carne d'un volet.
ARGAN, *en colère*
Ah! traîtresse!...
TOINETTE, *pour l'interrompre et l'empêcher de crier, se plaint toujours, en disant :*
Ah!
ARGAN
Il y a...
TOINETTE
Ah!
ARGAN
Il y a une heure...
TOINETTE
Ah!
ARGAN
Tu m'as laissé...
TOINETTE
Ah!
ARGAN
Tais-toi donc, coquine, que je te querelle!
TOINETTE
Çamon, ma foi, j'en suis d'avis, après ce que je me suis fait!
ARGAN
Tu m'as fait égosiller, carogne!
TOINETTE
Et vous m'avez fait, vous, casser la tête: l'un vaut bien l'autre. Quitte à quitte, si vous voulez.
ARGAN
Quoi! coquine...
TOINETTE
Si vous querellez, je pleurerai.
ARGAN
Me laisser, traîtresse...
TOINETTE, *toujours pour interrompre.*
Ah!

ARGAN
Chiennel! tu veux...
TOINETTE
Ah!
ARGAN
Quoi! il faudra encore que je n'aie pas le plaisir de quereller!
TOINETTE
Querellez tout votre soûl: je le veux bien.
ARGAN
Tu m'en empêches, chienne, en m'interrompant à tous coups!
TOINETTE
Si vous avez le plaisir de quereller, il faut bien que, de mon côté, j'aie le plaisir de pleurer: chacun le sien, ce n'est pas trop. Ah!
ARGAN
Allons, il faut en passer par là. Ote-moi ceci, coquine, ôte-moi ceci. (Argan se lève de sa chaise.) Mon lavement d'aujourd'hui a-t-il bien opéré?
TOINETTE
Votre lavement?
ARGAN
Oui. Ai-je bien fait de la bile?
TOINETTE
Ma foi! je ne me mêle point de ces affaires-là; c'est à monsieur Fleurant à y mettre le nez, puisqu'il en a le profit.
ARGAN
Qu'on ait soin de me tenir un bouillon prêt, pour l'autre que je dois tantôt prendre.
TOINETTE
Ce monsieur Fleurant-là et ce monsieur Purgon s'égayent sur votre corps; ils ont en vous une bonne vache à lait, et je voudrais bien leur demander quel mal vous avez, pour faire tant de remèdes.
ARGAN
Taisez-vous, ignorante! ce n'est pas à vous à contrôler les ordonnances de la médecine. Qu'on me fasse venir ma fille Angélique: j'ai à lui dire quelque chose.
TOINETTE
La voici qui vient d'elle-même: elle a deviné votre pensée.

DOCUMENT 6 : Mikhaïl Bakhtine, *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen-âge et sous la Renaissance*, 1970 pour la traduction française, pp.75-76.

L'attitude du XVIIe siècle et des siècles suivants à l'égard du rire peut être caractérisée de la façon suivante : le rire ne peut être une forme universelle de conception du monde, il ne peut que concerner que certains phénomènes *partiels* et *partiellement typiques* de la vie sociale, des phénomènes d'ordre négatif ; ce qui est essentiel et important ne peut être comique ; l'histoire et les hommes qui l'incarnent (rois, chefs d'armée, héros) ne peuvent être comiques ; le domaine du comique est restreint et spécifique (vices des individus et de la société) ; on ne peut exprimer dans la langue du rire la vérité primordiale sur le monde et l'homme, seul le ton sérieux est de rigueur ; c'est pourquoi on assigne au rire une place dans les genres mineurs, dépeignant la vie d'individus isolés ou des bas-fonds de la société ; le rire est soit un divertissement léger, soit une sorte de châtiment utile dont la société use à l'encontre des êtres inférieurs et corrompus.

Telle est sous une forme, bien sûr, quelque peu schématique, la définition de l'attitude des XVIIe et XVIIIe siècles à l'égard du rire.

3. Le rire au XXe siècle ?

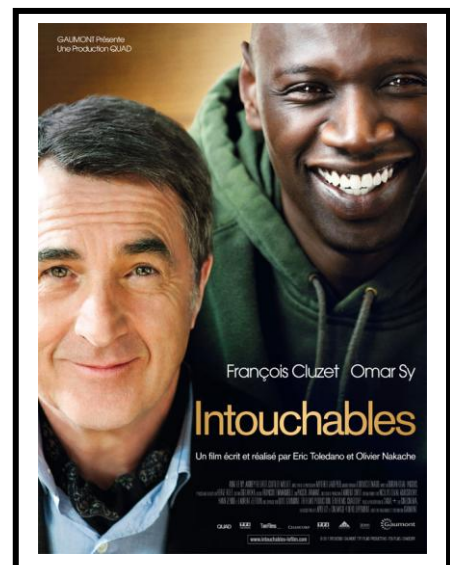
DOCUMENT 7 : Louis-Ferdinand CELINE, *Voyage au bout de la nuit*, 1932.

L'été aussi tout sentait fort. Il n'y avait plus d'air dans la cour, rien que des odeurs. C'est celle du chou-fleur qui l'emporte et facilement sur toutes les autres. Un chou fleur vaut dix cabinets, même s'ils débordent. C'est entendu. Ceux du deuxième débordaient souvent. La concierge du 8, la mère Cézanne, arrivait alors avec son jonc trifouilleur. Je l'observais à s'escrimer. C'est comme ça que nous finîmes par avoir des conversations. « Moi, qu'elle me conseillait, si j'étais à votre place, en douce, je débarrasserais les femmes qui sont enceintes... Y en a des femmes dans ce quartier-ci qui font la vie... C'est à pas y croire !... Et elles demanderaient pas mieux que de vous faire travailler !... Moi, je vous le dis ! C'est meilleur toujours qu'à soigner les petits employés pour leurs varices... Surtout que ça c'est du comptant. »

La mère Cézanne avait un grand mépris d'aristocrate, qui lui venait je ne sais d'où, pour tous les gens qui travaillent...

— Jamais contents les locataires, on dirait des prisonniers, faut qu'ils fassent de la misère à tout le monde !... C'est leurs cabinets qui se bouchent... Un autre jour c'est le gaz qui fuit... C'est leurs lettres qu'on leur ouvre !... Toujours à la chicane... Toujours emmerdants quoi !... Y en a même un qui m'a craché dans son enveloppe du terme... Vous voyez ça ?...

Même à déboucher les cabinets, elle devait souvent renoncer la mère Cézanne tellement c'était difficile. « Je ne sais pas ce qu'ils mettent dedans, mais faudrait pas d'abord qu'elle sèche !... Je connais ça... Ils vous préviennent toujours trop tard !... Ils font exprès d'abord !... Où j'étais avant il a même fallu faire fondre un tuyau tellement que c'était dur ! ... Je ne sais pas ce qu'ils peuvent bouffer moi... C'est de la double !...



4. Le rire au XXIe siècle ? Toledano/Nakache, *Intouchables*, 2011.